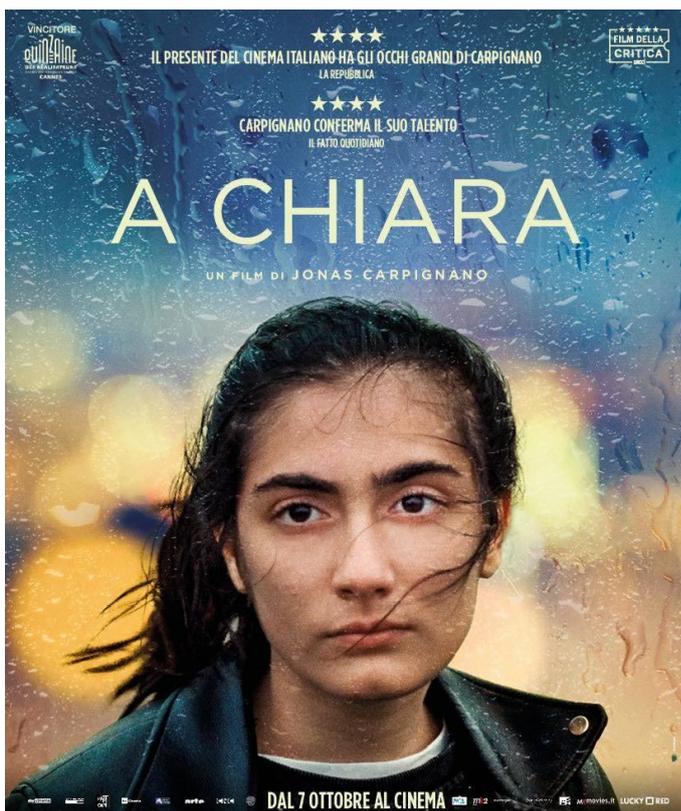


A CHIARA

De JONAS CARPIGNANO



Italie - 2H01

avec **Swamy ROTOLO, Claudio ROTOLO, Carmela FUMO**

« S'il semble plus écrit que ses deux films précédents, A Chiara, dernier volet d'une trilogie calabraise de Jonas Carpignano s'attache toujours à un réalisme nerveux, sans être pour autant pleinement documentaire, et une

prédilection pour les scènes de groupe (ici, des anniversaires). Carpignano ne refuse pas quelques touches d'onirisme mais c'est surtout l'utilisation peu conventionnelle de la musique qui suscite l'admiration. Le cinéaste multiplie par ailleurs les gros plans de son interprète principale et débutante, Swamy Rotolo, une jeune fille de 15 ans, qu'il côtoie depuis longtemps dans la vie réelle, et qui joue aux côtés d'autres membres de sa famille, ce qui explique que celle-ci donne beaucoup dans ce rôle d'une adolescente qui découvre que son père est un mafieux. Il n'est pas interdit de penser à Marco Bellocchio même si Carpignano ne traque pas le romanesque ni le romantisme dans ce portrait psychologique qui s'apparente presque à un thriller. Fort intelligemment, le film ne donne pas plus de clés que celles que possède son héroïne dont la volonté et le jusqu'au-boutisme ont de quoi impressionner. L'ellipse finale, pour sa part, assez frustrante et déstabilisante, entend garder le mystère quant à l'avenir du personnage central de A Chiara. Le choix est très personnel et ne s'imposait pas, sans doute, mais il ne saurait, à lui seul, retirer toute sa puissance au récit. » *Sens critique*

« Si les fleurs du vent sont des papillons alors Chiara est un aigle. Regard acéré, agile, vive et vivante. Queue-de-cheval trotte sur tapis de course, elle souffle et avance sur place, tourne en rond sur une ligne droite. Chiara, 15 ans, vit dans une petite ville de Calabre, Gioia Tauro précisément, là où **Jonas Carpignano** a déjà remué sa caméra lors de ses deux premiers longs-métrages *Mediterranea* (2014) et *A Ciambra* (2017). Après avoir exploré la facette de la communauté africaine, puis celle de la communauté rom jadis nomade devenue sédentaire, le réalisateur italo-américain clôt son triptyque avec *A Chiara* en s'intéressant à la Malavita (la vie criminelle), la vie mafieuse de la Ndrangheta, considérée comme l'une des plus dangereuses, car contrairement aux autres, à ses voisines siciliennes ou napolitaines, elle ne repose que sur les liens du sang, la famille au sens strict, n'acceptant personne d'extérieur au clan, évitant ainsi les repentis.

Explorant dans un second temps l'économie souterraine et ses passages secrets, le film s'ouvre d'abord en surface, sur une scène ample comme les ailes d'un aigle. Est alors filmé un anniversaire, celui de Giulia, la sœur de Chiara, qui permet de réunir la famille entière voire au-delà, pour une fête italienne et clanique comme ils savent les vivre et les restituer. Durant la soirée, bien que les apparences soient festives, les gorges se nouent, les embrassades se font

étouffantes, les lumières crispent les yeux. Puis, les esprits se diluent dans l'alcool, les reines de la nuit tentent encore de briller mais, au lendemain, le père de Chiara s'enfuit, disparaît sans laisser de traces. Chiara décide alors de mener l'enquête pour le retrouver.

En faisant le choix d'un casting rapproché (la famille à l'écran est jouée par la famille Rotolo), le réalisateur a décidé, à travers sa caméra elle aussi rapprochée, de battre des ailes entre le territoire du documentaire et celui de la fiction. Presque toujours devant ou derrière Chiara, quand elle n'en fait pas le tour, la caméra scrute l'œil vif de la jeune éruptive qui utilise ses serres, non pas pour attraper sa proie mais pour en échapper. La musique additionnelle et les variations de rythme ne font que traduire les émotions des personnages, leur désorientation comme leur jovialité, offrant une atmosphère vivifiante. Sans ses ailes, la Mala Vida lui tendait les bras. Pourtant, si les fleurs du vent sont des papillons alors Chiara est un aigle, chapardeur de mystères, royal dans la manière qu'il a de vivre sa vie, toujours agile, toujours vif, toujours vivant. »
Thomas Pouteau, sens critique



Italo-américain né en 1984, Jonas Carpignano vit entre New York et Rome. Après plusieurs courts métrages, son premier film, *Mediterranea* (2015), récompensé dans de nombreux festivals à

travers le monde, racontait la situation des travailleurs africains exploités dans les orangeries en Calabre. *A Ciambra*, son second long-métrage (qui a d'abord été un court-métrage, en 2014) traite d'une communauté rom en Calabre, a reçu le Label Europa Cinema à la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes 2017. *A Chiara* (2021) a également fait partie de la sélection de la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes. .

Tête bien faite, mais aussi bien pleine, tel apparaît, en cette pluvieuse matinée parisienne, Jonas Carpignano. Séduction à l'italienne, décontraction à la new-yorkaise, insularité caribéenne. C'est bien au confluent de ces trois courants que se situe cet homme jeune (33 ans), au regard clair, issu d'un père romain et d'une mère américaine originaire de la Barbade. Le premier, devenu depuis sociologue des médias, a connu la seconde, devenue depuis mère au foyer, alors qu'il était allongé ivre mort sur le sol lors d'un réveillon de Noël. Bon cœur et fine mouche, la future mère de Jonas le ramassa, et l'épousa quelque temps après. Il faut croire que le jeune couple s'apprécia fort, attendant rien moins que quinze ans avant de concevoir Jonas. Lequel, conçu en Italie mais né aux Etats-Unis, subit en de moult allers-retours les conséquences, plutôt enrichissantes, de la double affectation de son père entre les universités de Rome et de New York. Dans le cercle familial du côté transalpin, se souvient-il, « *les confrontations sur le cinéma remplaçaient les disputes sur le football* ». Pour cette raison peut-être, lorsqu'il fut en âge de choisir quoi faire et où le faire, Jonas n'hésita guère : il prit, en 2006, à l'âge de 22 ans, la direction de l'Italie et s'y installa. [Jacques Mandelbaum](#), Le Monde

Le second comité de sélection de l'année 2019 d'[Arte France Cinéma](#) (pilote par **Olivier Père**) a choisi de s'engager en coproduction et en préachat sur quatre projets. Parmi eux se distingue [A Chiara](#) [+], qui sera le 3^e long de l'Italien **Jonas Carpignano** après [Mediterranea](#) [+] (découvert à la Semaine de la Critique cannoise 2015) et [A Ciambra](#) [+] (Label Europa Cinemas à la Quinzaine des Réalisateurs 2017, David di Donatello 2018 du meilleur réalisateur, candidat italien à l'Oscar du meilleur film international, et nommé aux Film Independent Spirit Awards 2018 dans la catégorie de la mise en scène). Écrit par le cinéaste, le scénario est centré sur Chiara, 15 ans, qui assiste impuissante au départ précipité de son père de leur petite ville calabraise. La jeune fille est déterminée à comprendre pourquoi il est parti, comme tant d'autres avant lui. Elle devra alors choisir entre la loyauté du sang et sa propre liberté.

***A Chiara* : L'on y suit une jeune fille partant à la recherche de son père dont elle découvre le vrai visage. Un récit du passage de l'enfance à l'âge adulte, où les relations fusionnelles feront place à une solitude étouffante... pour un temps.**

L'immersion dans cette classe moyenne italienne est immédiate. Comme souvent dans les films abordant la mafia italienne, tout commence par une fête. Ce n'est ni *Le Parrain* ni le récent *Le Traître* de Bellocchio qui nous contrediront. Néanmoins, *A Chiara* ne parle pas vraiment de mafia, le terme étant tout juste employé. Jonas Carpignano s'intéresse plutôt aux retombées familiales que cette double-vie entraîne pour un homme ordinaire, situé au plus petit barreau de l'échelle (un simple empaqueteur de drogue). Et la principale victime de ce métier hors-la-loi, c'est l'une de ses filles : Chiara, 15 ans à peine.

Chiara est entre deux âges : entre l'adolescence et l'âge adulte. La découverte de la vérité concernant les activités de son père sera le déclencheur de son parcours initiatique, de son basculement vers l'âge adulte. Fini « Insta », finies les guéguerres entre filles, finies les soirées où l'on s'initie à l'alcool et aux cigarettes... Finie l'insouciance. L'initiation à venir est celle d'un contexte familial grave et trouble, et la maturité passera inévitablement par une cruelle désillusion. Son père, son héros, fait du trafic de drogues. Sa grande sœur savait, sa mère savait, les amis de la famille savaient. Tout le monde savait sauf elle (et la petite Giorgia, la benjamine). Du cocon rassurant introduit au début du film, entre sororité et amour paternel, il ne reste que des débris. Chiara se rend compte qu'on lui cache la vérité, qu'on l'infantilise pour la protéger alors qu'elle ne demande qu'à comprendre.

Après une première partie où l'on festoie et où tout semble aller pour le mieux, malgré quelques détails troublants laissant le doute s'immiscer, *A Chiara* bascule dans un drame familial pur et dur doublé d'une dimension policière inattendue. Tout comme Alice découvre le pays des merveilles en tombant dans le terrier du lapin, Chiara dégringole dans le secret familial en découvrant une trappe dans un mur donnant accès à une planque sous la maison. En passant la trappe, c'est son bonheur familial qu'elle accepte de condamner au nom de la vérité. Une Alice inversée pénétrant dans le pays désenchanté.

Dès lors, la mise en scène s'adapte elle aussi. Si le bruit omniprésent était jusqu'ici le signe d'un bien-être collectif (les fêtes d'anniversaire, les rires, les chamailleries entre sœurs), un nouveau bruit, extradiégétique, vient ensuite étouffer Chiara pour mieux isoler son personnage du reste de sa famille. Le travail sur le *sound design* est sur ce point admirable : en plus de la caméra (qui filme Chiara souvent en gros plan, par des mouvements brusques et tremblants, en laissant l'arrière-plan complètement flou), les conversations se brouillent elles aussi, les sons de la ville paraissent étouffés, tout semble lointain. La communication avec la famille est rompue, et l'atmosphère assourdissante de certaines scènes ramène Chiara à sa solitude. Un film bruyant où se créent des poches de tension et d'angoisse laissées en sourdine, et d'où point par instants une forme d'onirisme.

S'il manque peut-être de scènes fortes, *A Chiara* reste un beau film sur l'amour entre un père et sa fille, qui joint l'échelle collective à l'échelle individuelle, le drame familial et le récit initiatique. Une découverte percutante à défaut d'être mémorable (à une scène de retrouvailles dans la brume près...), qui scrute les fractures autant sociales (entre classe moyenne

et camps de gens du voyage) que familiales, dans un pays où les problèmes de trafic comme de machisme ne semblent toujours pas réglés. Un film tenu de bout en bout par son réalisateur, formellement irréprochable et porté par un casting très convaincant. *Jules Chambry, le MagduCine*

Le jeune cinéaste italien Jonas Carpignano poursuit avec *A Chiara*, son troisième long-métrage au programme de la Quinzaine des réalisateurs, ses chroniques calabraises sises dans la ville portuaire de Gioia Tauro, emboîtant chaque fois le pas à des acteurs non professionnels pour dépeindre des existences sur la brèche. Ici, il se penche sur Chiara, une adolescente de 16 ans comme les autres, bien installée dans le cocon familial que forment autour d'elle ses parents et ses deux sœurs.

Mais, lors d'un anniversaire, des signes lui sautent au visage, qui concernent plus particulièrement son père : étrangement préoccupé, visité par des types louches, incapable de dégoiser le discours attendu en l'honneur de son aînée qui vient d'avoir 18 ans, cachant visiblement quelque chose. Et pour cause : Claudio, qui ne tarde pas à prendre la fuite, est un membre sur la sellette de la 'Ndrangheta, la mafia calabraise. Non pas un « boss », mais une petite main, de ceux qui font tourner le trafic de drogue et la planche à billets. Chiara se lance alors à sa recherche.

C'est dans ce non-dit que s'engouffre le film qui, vissé à sa jeune héroïne, adhère étroitement à son point de vue, embrasse en même temps qu'elle la découverte d'une réalité qu'on lui avait toujours cachée. Jonas Carpignano creuse ici le sillon d'un réalisme embarqué dont on finit par bien connaître la recette : celle d'une caméra portée qui cherche à abolir toute distance vis-à-vis de son personnage. Le film est à son meilleur dès lors que cette méthode parvient à côtoyer un pur présent, comme lors de la longue et splendide scène d'anniversaire qui ouvre le récit : l'on s'y retrouve immergé au cœur du clan familial, de son fonctionnement, de ses lois plus ou moins tacites, de son réseau d'affects qui remontent doucement à la surface. *Mathieu Macheret, Le Monde*